

Editorial

L'automne est la plus belle des saisons : les champignons prolifèrent, les arbres se parent d'or et de pourpre, la brume et le brame enveloppent la forêt d'un voile de mystère...

Fin septembre, Jean-Pierre et moi avons été invités par Thierry, un ami ardennais, à l'accompagner pour écouter le brame. Depuis deux semaines, il passait une bonne partie de ses nuits dans la forêt et avait repéré une clairière dans laquelle un cerf appelait ses biches. Il voulait nous faire partager son émotion.

Lors d'une belle journée ensoleillée, j'avais déjà découvert le brame dans la forêt d'Anlier. J'avais aussi déjà eu l'occasion d'écouter pendant la nuit un impressionnant concert de cervidés, alors que j'étais accoudée à la fenêtre de ma chambre d'hôtel dans la forêt de Bialowieza. Mais partir à la rencontre du cerf en pleine obscurité était une expérience nouvelle pour moi. J'étais d'autant plus tentée que je savais qu'il n'y aurait pas d'autocar déversant sa cargaison de touristes aux abords d'un point de nourrissage pour gibier, formule que proposent de nombreuses communes ardennaises. Il n'y aurait que Thierry, le cerf et nous.

Le soir tombé, nous voilà partis tous les trois, emmitouflés dans un pull confortable. Le fond de l'air est froid, mais c'est bon signe selon Thierry, il paraît qu'en période de rut les cerfs se manifestent davantage quand il ne fait pas chaud. Nous abandonnons la voiture en lisière de bois et nous nous engageons à pied sur un chemin forestier.

La nuit est plutôt noire, quelques nuages masquant une lune blafarde. Je ne vois pas où je pose le pied et je trébuche sur une grosse racine. Nous progressons le plus silencieusement possible dans une herbe épaisse. Un chien aboie au loin. Cela sent bon le résineux autour de nous. Un hibou un peu cafardeux hulule tristement dans son arbre.

J'entends des froissements dans les fourrés bordant le chemin. Un renard à la recherche de sa pitance ? Je n'en mène pas large, je n'ai pas trop l'habitude des expéditions nocturnes. Cela me rappelle les jeux de nuit auxquels je participais quand j'avais dix ans. Je tremblais parfois de peur, mais pour rien au monde je n'aurais renoncé aux frissons que ces moments me procuraient. Le moindre craquement de brindille, le moindre bruissement de feuille prend dans l'obscurité une ampleur inquiétante. Même le silence devient oppressant. Je découvre que la vie

dans la forêt ne s'arrête pas au coucher du soleil. Les bois sont remplis de frémissements, de petits cris, les noctambules de la forêt sont en pleine activité.

Nous atteignons une zone dégagée où Thierry nous fait signe de nous arrêter. C'est là qu'il a entendu bramer la nuit dernière. Je sens une brise légère sur mon visage, elle souffle de la clairière vers nous et ne trahira donc pas notre présence. Nous nous asseyons sur une pierre, l'attente risque d'être longue. Nous commençons à guetter, les yeux écarquillés dans l'espoir de voir apparaître une silhouette surmontée d'une ramure. L'obscurité est trop dense, on ne voit rien si ce n'est une longue rangée de sapins qui se balancent mollement dans le vent frais. La brume monte de la clairière et s'effiloche au contact des conifères. Les lieux sont baignés de mystère.

L'humidité me fait frissonner. Cela doit faire une demi-heure que nous scrutons l'obscurité et tendons l'oreille quand soudain un cri rauque et profond retentit dans la nuit. C'est un cerf. L'appel est si grave, si fort, si poignant, que j'en attrape la chair de poule. Est-ce un grand cri d'amour destiné à ses biches ? Est-ce une mise en garde signifiant aux autres mâles qu'il a des droits qu'il est bien décidé à faire respecter ? Je ne sais pas. Mais je suis impressionnée.

Nous restons là pendant un bon moment, silencieux, immobiles et fascinés, à écouter le cervidé. Je ne le vois pas, mais je l'imagine dressant la tête et allongeant le cou, les bois rejetés en arrière, tandis qu'il lance ses longs cris gutturaux. Le brame se rapproche. J'espère intensément que l'animal ne viendra pas trop près de nous, je ne me sens pas en sécurité. Le cerf a la réputation d'être paisible et plutôt farouche, mais en période de rut il devient violent. Il n'hésite pas à affronter un rival dans un « cors à cors » brutal et parfois meurtrier. Même pour l'homme il peut alors représenter un danger.

J'ai peur et pourtant je savoure la magie du moment. L'émotion est presque palpable. Je me sens en communion avec la nature. Le brame qui nous envoûte est sans doute émis par un animal vigoureux, dans la force de l'âge. Il cherche à rassembler sa harde. Ses cris visent à dissuader les rivaux de lui voler ses biches. S'il n'est pas assez convaincant, l'affrontement aura lieu dans un combat acharné. Le vaincu quittera la scène pour tenter sa chance ailleurs. Le cerf défend âprement son droit à se reproduire. Son appel est pathétique, puissant et d'une profonde tristesse, j'y perçois même du désespoir. Peut-être sait-il déjà que la chasse ouvrira dans quelques jours et qu'il tombera sous les balles du chasseur. Mais aujourd'hui, il est le roi de la forêt. Et il le fait savoir.

Nous oublions parfois que la forêt appartient à ses habitants, à sa faune et à sa flore. L'homme, qu'il soit promeneur, chasseur ou naturaliste, y est un intrus dont se méfient les hôtes des bois. Dès qu'un humain approche, les chevreuils disparaissent

dans les fourrés en quelques bonds légers, les lapins détalent pour se barricader dans leur terrier et les oiseaux s'éclipsent dans un froufrou de plumes. Et les champignons ? Pourquoi donc sont-ils aussi discrets ? Redoutent-ils eux aussi l'approche de l'homme ?

Les champignons se cachent au milieu des ronciers, se dissimulent sous les fougères ou parmi les buissons de myrtilles. Ils revêtent souvent des couleurs ternes pour passer inaperçus dans la litière. Ils poussent parfois le camouflage jusqu'à garder leur vie durant une croûte de terre ou des feuilles sèches collées sur leur chapeau. Les plus craintifs se terrent dans les anfractuosités des vieilles souches et sont parfois déformés par les contorsions qu'ils s'infligent pour rester invisibles.

S'ils se donnent tant de peine pour trouver une bonne cachette c'est peut-être pour échapper aux mycologues. Ces derniers sont redoutables. A peine les champignons mettent-ils le pied dehors que l'annonce de leur sortie se répand comme une traînée de poudre parmi les mycologues qui les traquent sans merci. Dès qu'ils tombent sur un spécimen intéressant, ils le déterrent au couteau, l'examinent, l'enferment dans une boîte, puis rentrés chez eux le sèchent, le congèlent, l'étiquettent, le répertorient, pour pouvoir plus tard le découper en petits fragments qui seront noyés dans un colorant sur une lame de microscope.

Pascal Derboven et André Fraiture ont étudié pour nous *Hypholoma tuberosum* qui coulait des jours heureux sur un tas de mulch avant d'être remarqué. Un seul hypholome produit des sclérotés, donc pas de problème pour la détermination, mais dans le cas présent, un problème de nomenclature ; un nouveau nom est donc proposé pour l'espèce. Ils nous renseignent sur les différentes espèces caractéristiques de ce genre de substrat et se posent la question de savoir où vivaient celles-ci avant que n'existe la pratique du mulching.

Arcangeliella stephensii est un petit hypogé discret vivant à demi enterré. André Fraiture et Pascal Derboven nous le décrivent et nous expliquent en quoi les *Arcangeliella* sont un bel exemple de l'évolution chez les champignons. Les analyses génétiques ont prouvé que les *Arcangeliella* ont pour ancêtres des *Lactarius* qui ont subi au fil des âges des modifications importantes dans leur morphologie.

Camille Mertens a découvert une troupe de *Mycena zephirus* cachés dans la mousse. Ce petit mycène au nom très doux est fréquent dans les pays nordiques et en montagne, mais peu commun chez nous.

Arthur Vanderweyen et André Fraiture ont analysé *Puccinia komarovii* qui parasite les balsamines. C'est la première observation de cette rouille en Belgique.

André Fraiture et Arthur Vanderweyen nous présentent également trois *Erysiphales* rares récoltées dans les Hautes Fagnes.

Quant à Monique Prados, elle nous relate quelques-unes des excursions organisées par notre Cercle en 2008, et en particulier une passionnante visite guidée à Meise. Le Jardin botanique national de Belgique offre au visiteur un large aperçu de l'extraordinaire variété de végétaux que Dame Nature s'ingénie à produire sur notre planète.

A propos des excursions, sachez que Mireille Lenne a construit un nouveau site pour notre Cercle et l'alimente régulièrement de divers comptes rendus. En vous connectant à l'adresse www.cercle-myco-bruxelles.be vous connaîtrez le programme de nos activités, saurez quelles espèces ont été récoltées au cours de nos sorties, apprécierez quelques belles photos de champignons peu communs et pourrez même télécharger certains articles parus dans les différents numéros de notre revue.

Yolande Mertens



L'automne déroule le tapis roux pour le promeneur dans le bois de Mirwart.